

joseph jean rolland

dubé



cygnes des temps

nouvelles

©1999 Joseph Jean Rolland Dubé

Ce document est protégé par les lois et traités internationaux relatifs aux droits d'auteur. Son impression sur papier est réservée à l'acquéreur et limitée à son usage personnel.

This document is protected under International Copyright Conventions. Its paper printing is restricted to personal use.

www.jjrd.com

439, 5e Rue, Suite ~2
Shawinigan (Québec)
Canada G9N 1E4

JOSEPH JEAN ROLLAND DUBÉ

CYGNES DES TEMPS

NOUVELLES

NOS CORPS BRÛLANTS	6
CE TEMPS DE L'ANNÉE	9
GENEVIÈVE VENDAIT	13
LORSQUE J'AVAIS DIX-SEPT ANS	17
JE N'AIMERAIS PAS	20
CE SOIR-LÀ	25
LE CLIENT.....	32
UN IMPROBABLE MILLÉNAIRE	37

À Robert Lalonde.

NOS CORPS BRÛLANTS s'entremêlaient sur la paille sèche. Le faible reflet de la Lune nous éclairait de sa lumière timorée. Tes fesses calipyges, moites, luisantes, glissaient sur mon ventre. Écartée, provocante, tu les frottais contre moi tantôt avec légèreté et finesse, tantôt avec démesure. Je sentais les longs poils blonds de ton sexe mouillé se plaquer contre ma peau d'un noir d'ébène.

Tu étais la première femme blanche avec qui je faisais l'amour. Mes yeux ne pouvaient suivre ma pensée. Ils se promenaient sur tes courbes insistantes. Mon regard s'arrêtait sur ton cou, tes épaules. Tes seins ronds, larges et fermes dodelinaient au-dessus de ma figure. Leurs liserons rosacés se balançaient à moins de quelques centimètres de ma bouche.

Je pris l'un d'eux entre mes lèvres et le suçai, le mordillai avec douceur. Tu gémis alors de plaisir. J'étais fier de t'entendre réagir de la sorte — comblé de te sentir frémir sous le poids de mes timides caresses.

Lorsque ton visage descendit lentement le long de mon corps, couvrant mes muscles bandés de salive fraîche et inodore, je fermai les yeux. Je souris quand tu respiras goulûment l'odeur de mon aisselle. Tes cheveux satinés chatouillèrent ma nuque, puis mon abdomen, aboutissant enfin à mon sexe dressé, raide et sauvage.

J'ouvris les yeux au moment précis où tu aspiras ma verge jusqu'au fond de ta gorge. À la vision de ces lèvres si minces et si taquines qui, dilatées, entouraient mon sexe épais et livide, je parvins par je ne sais quel miracle à retenir mon orgasme. Tes yeux gris me fixaient, me transfiguraient de leur simple pâleur. Tout en me regardant comme une tigresse affamée, tu mordais la base de mon pénis avec déraison.

Réalisant que je ne pourrais plus tenir très longtemps, tu laissas mon sexe se dérober de ta bouche et, t'agenouillant sur le sol argileux de la hutte, le pris entre tes seins. Le long dard noir glissa avec aisance entre les deux lobes de ta poitrine. J'éjaculai presque aussitôt. Le jet de sperme jaillit et percuta avec force la paroi en latex du condom. Hors d'haleine, je tirai sur tes longs cheveux jusqu'à ce que tu relèves la tête. Tu souriais.

À nos côtés, les cris de plaisir qui s'échappaient de la bouche de ma femme devinrent plus distincts. Par derrière, le gland de ton mari disparut dans les plis et replis humides de ses petites lèvres.

Demain matin, dès la levée du jour, nous terminerons d'installer cette belle pompe à eau toute neuve que votre pays a si généreusement offerte à notre village.

À André-Louis Kiss.

CE TEMPS DE L'ANNÉE où elle revenait me voir, encore, toujours, comme une horloge, ce moment où tout dans ma vie chavirait, pour quelques minutes, pour quelques instants, ce coucou où j'oubliais du reste le reste du monde, ce temps était là, comme retrouvé, comme suspendu à ma porte.

Je l'ouvris. Elle entra.

Notre rituel pouvait commencer.

À peine quelques paroles échangées qu'elle se déshabillait déjà. Et qui étais-je donc pour ralentir ses élans ? Nous connaissions tous deux parfaitement notre rôle. Bientôt, elle était presque nue, théâtrale, me tournant la hanche, une expression résignée sur son visage.

Elle était plus extraordinaire que jamais. Son front se moquait de ses cheveux ; il insistait pour occuper une portion démesurée de son visage. Un front bombé à outrance, d'une arrogance exemplaire, uniquement comparable à l'effet de perpétuelle surprise que les autres courbes insensées de ce corps produisaient en moi.

Tout chez cette femme me propulsait aux confins de la différence. La hauteur infinie de ses épaules, le relief noble mais aussi vulgaire de sa croupe et ces espaces inlassablement mitoyens qui séparaient chacune de ses côtes comme, ailleurs, le cristal éloigne le champagne de la paume.

Elle s'approcha de la couche, sans mot dire, puis, doucement, avec des mouvements solennels, s'installa. Je couvrais son corps tout entier de regards abstraits. J'avalais de quinze à vingt fois la minute, tentant de sublimer toute cette salive aride et froide qui inondait ma bouche.

Je caressai son cou, l'arrière de ses oreilles. Je palpai avec passion

ses petits seins. Ses seins minuscules, outardes affriolantes, qui défiaient l'autrement de leurs pointes prodigieuses. Elle entrouvrit les cuisses. Je lui écartai les lèvres, puis les poils, et plongeai tête première dans la profondeur évanouissante de son sexe. Elle était rose, aussi rose que jamais. Cette fraîcheur m'apaisa. Je m'éloignai, satisfait de ce que je n'avais pas vu. Elle se leva, puis enfila à la hâte ses vêtements. « Vous êtes plus en forme que jamais, ma chère. » Tendrement, elle me sourit. Mais déjà, elle se dirigeait vers la sortie.

Elle disparut. Je devrais attendre encore une année avant qu'elle ne revienne me voir. Une tristesse me frappa de plein fouet. C'est à reculons que je réintégrai mon bureau.

Je voulais partir.

La suivre, elle.

Contre tout.

Mon assistante entra sans frapper. Blasée, les yeux cernés par la fatigue, elle m'annonça qu'il ne me restait plus qu'une seule patiente à recevoir avant la fin de la journée. « Et de qui s'agit-il ? lui demandai-je. — De madame Méandre. »

Soudainement, je me sentais beaucoup mieux.

En effet, je n'avais pas vu cette sublime personne depuis plus d'un an, et...

GENEVIÈVE VENDAIT des cravates. Elle vendait aussi, à l'occasion, des chemises ou des vestons. Mais elle excellait dans les cravates. C'était comme ça ; avec enthousiasme, elle démontrait quotidiennement à ses patrons ses talents de représentation en matière d'étoffe nouable. D'un simple regard posé sur un homme — client potentiel, s'entend — elle savait exactement le genre de cravate qui lui conviendrait. Coup sur coup, les clients se montraient ravis par ses services. Plusieurs ne juraient que par elle et la consultaient régulièrement.

François réparait des photocopieurs. À l'emploi de Xerox Canada depuis plusieurs années, son dynamisme — combiné à sa vaste expérience — faisait de lui un excellent employé. Et il aimait son travail. Bien

rémunéré, il sillonnait son territoire, toujours disponible pour prêter main forte à une entreprise en péril. Quoi de plus valorisant — pour un homme du XX^e siècle — que de se voir attribuer l’honneur de dépanner les secrétaires au siège local de la Banque Impériale de Commerce ? Existe-t-il une plus douce récompense — pour un authentique amant de son époque — que les sourires nerveux d’une demi-douzaine de stagiaires préposées à la production de quelques centaines de rapports ? La seule chose que François déplorait de son emploi était la vitesse à laquelle il salissait ses cravates : industrielle.

Ce matin-là, Geneviève ouvrit les yeux avec le sourire. Comme toujours. Aujourd’hui encore, elle vendrait des cravates ! « Peut-être ce merveilleux petit modèle farfelu fraîchement arrivé d’Italie... », pensa-t-elle en secouant son grille-pain pour en extraire un minuscule croissant rabougri. En badigeonnant l’intérieur feuilleté de son déjeuner, elle

regardait, fascinée, deux tropicaux et un vidangeur se mouvoir dans la limpidité d'un aquarium immaculé.

François, au même moment, décidait qu'il était grand temps d'ajouter quelques titres à sa collection de prothèses cervicales. « Voyons voir... Burger King à dix heures... General Motors à treize heures... Tout juste le temps de passer à ce petit magasin dont Fabrice m'a tant parlé. » Un choc d'une intensité verticale serait au rendez-vous. Un coup de foudre à tout rompre.

D'un pas de huissier déterminé, François entra dans l'édifice. Apercevant une cage d'ascenseur ouverte — oui, mais pour combien de temps encore ? — il s'y précipita sauvagement. Comme un collégien. La porte coulissante se referma en douceur. Au moment où il étirait un bras pour détendre le quatorzième, Geneviève le devança de peu. Leurs regards se croisèrent à l'instant précis où la cabine s'envolait à une vitesse

ahurissante. Ils se sourirent. Quelque part entre le troisième et le quatrième étage, ils tombèrent en amour. Quelque part entre le douzième et le quatorzième, le câble céda. Ils ne se quitteraient plus jamais. La cabine dégringola avec furie avant de s'écraser sur les fondations d'un sous-sol humide. La dernière vision de Geneviève fut celle d'un réparateur de photocopieurs affolé s'agrippant tant bien que mal au panneau de contrôle d'un ascenseur. Et il ne portait même pas de cravate.

LORSQUE J'AVAIS DIX-SEPT ANS, ma mère me disait : « Ma petite fille, on ne dénêche pas un homme intéressant dans un bar. » Comme de raison, je lui répondais que j'étais d'accord. Selon ses humeurs, maman me suggérait des lieux où, m'assurait-elle, je trouverais bientôt *l'homme de mes rêves* : essentiellement la bibliothèque, les musées ou les soirées entre amis.

Oui mais seulement voilà : j'ai tout essayé et ne l'ai pas encore trouvé, ce portefaix. Et je n'ai plus vingt ans. J'en aurai trente-quatre le mois prochain. Bien entendu, j'ai rencontré plusieurs hommes dans ma vie. Comme la plupart des filles, je crois, j'ai connu le grand amour mensonger et déchirant de la jeunesse. J'ai fréquenté également quelques garçons qui

me plaisaient beaucoup, sans jamais toutefois éprouver la sensation périglaciaire d'être enfin tombée sur *celui* que je cherche. Je suis peut-être difficile, me direz-vous, mais je ne suis pas de celles qui se contentent de vulgaires miettes.

Ce soir, en rentrant du travail, je me suis procuré un de ces petits journaux miteux qui encombrent les étagères du dépanneur. Rien pour vous remonter le moral, je vous l'assure. Allez savoir pourquoi :

AVOCAT CHERCHE FEMME DOMINANTE — Réservé et de belle apparence, je désire correspondre avec jolie dominatrice dans la trentaine, élégante et raffinée. J'adore les dessous tels soutiens-gorge noirs, petites culottes de...

BELLE FEMME POILUE & ÉDUQUÉE DEMANDÉE — Sérieux, je suis un professionnel célibataire possédant une bonne éducation universitaire. Je suis bilingue, doux et fidèle. Je désire réaliser un fantasme, celui de faire l'amour à une femme très poilue. Vous ferez de moi ce que vous voudrez. Vous devrez être sérieuse et...

HOMME IMPORTANT CHERCHE VENDEUSE DE SOULIERS — Recherche belle petite vendeuse blonde aux yeux verts, très blanche, sensuelle et bien proportionnée avec fétiche pour souliers et domination. Je suis beau, de grande taille, très viril et avec...

LE ROI DE LA LANGUE — Bel homme gourmand ouvert aux rencontres discrètes cherche femme aimant se faire manger pendant des heures. Le Roi, c'est moi. Je suis...

NOSTALGIQUE DU CINÉ-PARC — Homme cochon cherche femelle aussi vicieuse que moi. J'ai une grosse voiture et une grosse queue et voudrais te faire l'amour au ciné-parc. Je ferai tout pour te faire jouir pleinement. J'aime aussi beaucoup...

RECHERCHE SECRÉTAIRE — Recherche secrétaire à temps plein ou partiel. Je suis un patron attentionné. Tu dois être très jolie, autonome et célibataire. Une connaissance approfondie du logiciel Wordperfect serait un atout majeur. De plus, une...

Les hommes sont-ils vraiment tous des imbéciles ? Trouvez-moi la crapule que je cherche depuis tant d'années, l'homme le plus pervers et répugnant de la Terre, et je m'empresserai de vous affirmer le contraire.

Pour Micheline.

JE N'AIMERAI PAS être un oiseau. J'observe calmement celui qui tourbillonne depuis trop longtemps déjà devant la fenêtre de mon bureau climatisé. Qu'a-t-il accompli, aujourd'hui ? Rien. Pendant que je termine une journée de travail enrichissante, l'oiseau cherche désespérément de la nourriture. Où dormira-t-il, cette nuit ? Il l'ignore complètement, j'en suis convaincu. Sa vie n'est qu'un sombre ramassis d'incertitudes et de balbutiements. Pauvre bête. Enfin... peu importe. Je retourne à mon ordinateur et, tout en m'appliquant à mes tâches névralgiques, je deviens rêveur et pense à *ce soir*.

Il sera bientôt dix-huit heures. C'est à cette heure précise que j'entrerai chez moi. Je m'empresserai alors de désactiver le système d'alarme.

Afin de me souhaiter la bienvenue à la maison, l'éclairage halogène du couloir principal s'allumera automatiquement. Après et seulement après — chaque chose en son temps — je déposerai avec grande précaution mon téléphone cellulaire, mon porte-documents et mon ordinateur portable sur la table du hall d'entrée. Ensuite, je me dirigerai vers la douche afin, passez-moi l'expression, d'y faire peau neuve. Je noterai avec plaisir que la température de la salle de bains sera légèrement supérieure à celle du reste de la maison. J'y serai donc bien à l'aise pour me mouiller. La température parfaite du jet d'eau me fera vibrer d'allégresse. C'est certain, le stress accumulé au cours de la longue journée passée au bureau disparaîtra aussitôt. Par la suite, je m'épongerai intelligemment et serai enfin prêt pour me préparer un bon gueuleton. Dans la cuisine, une musique douce et paisible inondera l'atmosphère, se mêlant au fumet d'un gigot d'agneau qui sera pour ainsi dire juste à point. Je n'aurai qu'à

déposer dans l'eau déjà bouillante quelques nouilles fraîches aux épinards. Une petite salade aux endives vite préparée et... voilà ! Un souper de choix en moins de deux !

Il serait pour moi impensable de nier que la domotique a changé ma vie. En effet, depuis qu'un système informatique gère ma résidence, je suis un homme neuf. Jamais je n'aurais cru possible un tel confort. Il faut vivre dans un univers domotisé pour apprécier à sa juste valeur cette science nouvelle et merveilleuse. L'ordinateur central de la maison accroît ma qualité de vie tout en protégeant l'environnement. C'est tout simplement fantastique !

Après le souper, la soirée s'écoulera doucement. La nuit approchera et, à l'extérieur, les lampadaires illumineront la grandeur de mon terrain. Les gicleurs à gazon — ainsi que ceux de la rocaille — entreront en action. Je programmerai alors le mode tranquillité suprême pour le

reste de la soirée. Toutes les lumières de la maison se tamiseront, puis le foyer au gaz naturel crépitera agréablement. L'ensemble audio-vidéo se mettra en attente. Il ne me restera plus qu'à choisir un bon film.

L'heure du coucher venue, je demanderai le mode bonne nuit. Toutes les lumières de la maison s'éteindront ensemble. Les contacts des portes et des fenêtres reliés au système d'alarme intégré seront activés. Ce sera formidable.

Voilà. Il sera bientôt dix-huit heures. Ma voiture pénètre dans le garage de ma résidence.

Je suis arrivé. J'entre enfin chez moi.

Je désactive le système d'alarme. Les lumières s'allument. J'ai terriblement hâte à ce soir. Je ne peux plus attendre. Je dépose à la hâte mon téléphone cellulaire, mon porte-documents et mon ordinateur portable sur la table du hall d'entrée. Je me dirige vers la douche.

Et je pense à elle.

Elle.

Mon idéal, mon ange, ma providence. J'irai la retrouver en fin de soirée. Et je l'embrasserai avec passion. Je la couvrirai de caresses. Puis, nous ferons l'amour comme des titans de l'ordre social et de la raison civilisée. « Ô ma déesse, ma fée californienne... Pour toi, ma perle de modernité croissante, bientôt j'enfilerai mon casque de vision stéréoscopique et mes gants à degrés de sensibilité multiples. Oui, nous ferons l'amour... dans l'ivresse déraisonnable du plaisir *incharnel*. Ô ma chérie, ma mignonne, ma petite poupée gonflable virtuelle à intensité variable... que notre existence est idyllique ! »

Pour Jo

CE SOIR-LÀ, à quelques heures du réveillon de Noël, une tempête féroce, disgracieuse et envoûtante balayait de son souffle hypnotique les rues de Montréal. Le cœur de la ville paralysée battait au rythme des rafales blanches. Déstabilisé comme l'enfant qui vient de naître, l'air du temps cinglait les quelques visages osant encore le braver. Téméraire comme le Bonhomme Carnaval en moto-neige saluant au passage les employés d'un Dairy Queen, je marchais d'un pas résolu. Car il ne me restait plus que quelques heures.

Je cherchais un objet exceptionnel à offrir à celle que j'aime. C'est une intention assez commune, j'en conviens, mais tout à fait légitime, vous en conviendrez. Bien sûr, j'aurais pu faire comme Olive. J'aurais pu

m'y prendre un peu plus à l'avance. Éviter ainsi cette excursion mémorable, cet avatar climatique. J'avais les deux pieds transis par le froid. Le pouce de la main gauche gelé jusqu'à l'os. Inutile comme une goutte d'eau que même la pluie laisserait tomber, je cherchais la perle rare à travers un océan de frimas.

J'ai tout tenté pour trouver un cadeau digne du sentiment que je désirais transmettre à Olive. J'ai bouquiné, de rayons en rayons. Chez Champigny, chez Gallimard... mais rien ne me satisfait. La littérature n'est pas assez amusante. Et lorsqu'elle l'est, véritable allégorie de la conscience, elle devient par trop absurde : « *Chérie... Je t'ai apporté des boîtes de poulet pour te faire une table de chevet... Je t'en pri, ma chérie... Aime-moi.* » Vouloir exprimer la passion et l'ivresse de la dérision humaine en un seul et même livre est chose pratiquement impossible. De toute façon, Olive a lu tout Beckett... alors inutile d'insister. Je ne retournerai dans

une librairie qu'au prochain siècle — voir si j'y suis. Sérieusement, les bons livres sont généralement assez dispendieux et moi j'étais fauché.

J'ai ensuite bourlingué dans quelques magasins de vêtements de la rue Saint-Laurent. Il y avait chez Scandale une superbe robe fourreau d'un vert intense mais elle était hors de prix. Ensuite, j'ai commencé la tournée des brocanteurs. Oui, il y avait là de jolies choses, mais l'objet que j'espérais dégoter restait introuvable. J'étais désespéré. Il se faisait tard.

C'est en passant sur l'Avenue des Pins que je remarquai la petite boutique sombre. Avec le vent à mes trousses, je poussai une vieille porte de bois et me retrouvai à l'intérieur. Grelottant comme un sénateur sénile — pardonnez-moi cet euphémisme tautologique — je jetai un coup d'œil aux étalages. Le spectacle me ravit. La boutique était tenue par une vieille femme d'origine ukrainienne. Quoiqu'assez triste, son regard pétillait d'une rare ferveur. Je la saluai avec toute la chaleur qui me restait.

Les murs de la boutique étaient couverts d'objets slaves. L'émotion revint sur mes lèvres gercées. C'est plus fort que moi, j'aimerai toujours les poupées russes. Elles m'amuse. Il y avait aussi des boîtes en bois laqué étourdissantes de splendeur. Pour la première fois de la journée, je souriais. Des œufs peints à la main, un peu partout, sur toutes les étagères, se disputaient mon attention avec d'insignes insignes de l'Armée Rouge. Et c'est là que je les vis.

« Eurêka ! » Deux étranges créatures multicolores. Deux espèces d'oiseaux folkloriques en plâtre peint. Le plus gros, l'allure fière, exhibait une queue de paon déployée ; l'autre, plus frêle, plus réservé, était coiffé d'un chapeau vermeil rehaussé de feuille d'or. Depuis leur socle de bois, sur l'étagère, les oiseaux me regardaient avec un mélange de cynisme, d'enthousiasme et de joie enfantine. Sans hésiter une seule seconde, je choisis le plus petit des deux. « Elle ressemble à Olive ! C'est elle !

J'ai enfin trouvé ! » La vieille femme emballa le petit oiseau dans du papier journal puis le déposa délicatement au fond d'un sac Aeroflot. Après avoir payé, je sortis de la boutique en volant.

Lorsque j'arrivai finalement à la maison, épuisé, frigorifié, une note m'attendait sur la table : *Étant donné que tu n'étais pas là et que j'avais très faim, je suis partie chercher à manger. Je reviens vers neuf heures.* « Tout juste le temps d'emballer "l'oiseau-fou" ! » me dis-je alors, en plongeant la main dans le sac Aeroflot.

J'avais encore mon manteau sur le dos lorsque l'aile gauche du bibelot me resta entre les doigts.

Brisée... C'était impossible... J'avais manipulé ce trésor avec le plus grand soin... D'un geste inspiré par la détresse, je tentai de recoller l'aile brisée. Presque neuf heures. Plus de temps. Impossible de réparer sans cicatrice. L'aile brisée refusait la perfection. Elle tenait en place, voilà

tout. Il était encore drôle, l'oiseau-fou, mais je ne pouvais me faire à l'idée de le donner à Olive dans cet état. Le cacher et repartir. Acheter l'autre. Oui, l'autre, au plus vite. Repartir. Métro Sherbrooke. Carré Saint-Louis. Nouvelles morsures de vent au visage. Visibilité nulle à dix mètres. Peu importe. Un oiseau, vite, un oiseau. Rue de Bullion. Avenue des Pins. Miracle. La vieille femme était là, dehors, dos à la tempête, panier de provisions à la main, fermant son magasin à double-tour. Comme dans un rêve. Je lui expliquai la situation. Elle était merveilleuse, je l'ai déjà dit. Elle le prouva. Nous entrâmes. Je pris l'autre oiseau. Elle me l'offrit. J'acceptai. Avant que je ne reparte dans le désert blanc, dans l'innombrable froideur du temps, elle agraffa une insigne de l'Armée Rouge sur mon serre-tête.

« Adieu, soldat... » me dit-elle.

Je crois qu'elle pleurait.

Olive me reçut avec un brûlant baiser à la camomille. Elle avait allumé des bougies rouges un peu partout dans l'appartement. À minuit, lorsqu'elle déballa son cadeau et qu'elle vit le gros oiseau multicolore qui la fixait docilement, avec cette expression impossible, Olive s'écria : « Mais c'est toi ! Regarde comme il te ressemble ! Regarde comme il est beau ! » Elle me tendit une boîte. Elle contenait une bouteille de mon scotch préféré ainsi qu'un nez de clown rouge. Incapable de me retenir plus longtemps, je lui racontai les événements de la journée. Olive se moqua un peu de moi et demanda à voir l'autre oiseau. Je sortis le petit bibelot à l'aile brisée de sa cachette. Elle le prit avec tendresse et le posa, tout juste à côté du plus gros, sur le bureau de notre chambre. Elle les regarda un long moment, puis me dit : « Elle s'est cassé l'aile pour le retrouver. »

Les yeux d'Olive prirent une couleur de cirque.

LE CLIENT entra.

« Bonsoir monsieur good evening Sir... Bienvenue au Château du sexe welcome to the Castle of Sex... Mon nom est Pierre pour vous servir my name is Pete just to serve you. Qu'est-ce que je peux faire pour vous what can I do for you ? Juste en vous regardant les yeux aller on peut voir que c'est votre première visite dans un Sex Shop... Est-ce que je me trompe ? Je le savais I knew it... Laissez-moi deviner ce qui vous amène ici let me guess what brings you here... Non, ne parlez pas don't say a word... Moi, c'est mon fun de deviner ce que le monde veut acheter... Ça fait quinze ans que je suis dans la business, monsieur... Fiez-vous à moi je connais mon affaire trust me I know what I'm doing... Vous allez trou-

ver ce que vous cherchez you're gonna find what you're looking for... Laissez-moi deviner let me guess... Vous êtes un timide you're a shy kind of a guy... Vous voulez peut-être faire une farce à votre petite amie maybe you want to make a little joke to your girlfriend ? Vous cherchez des condoms de fantaisie, right ? Right ? Je le savais, I knew it... Pas de problème no problem. Comme dirait l'autre : demandez et vous l'aurez name it and we've got it ! »

Le client ne parlait pas.

« C'est correct, c'est correct... don't say a word ! Des condoms... On en a dans toutes les couleurs, dans tous les formats, in all shapes and sizes... On en a des phosphorescents, d'autres qui goûtent la fraise... On en a des drôles we have some funny ones... Avec des beaux dessins... Des girafes, des nounours... En forme de missile... Un beau bouquet de suçons-condoms flavored condom pops ? Des belles boucles d'oreilles en

capote nice earrings? On a toutes les marques we have all brands... Rough Rider, Midnight Desire, Exotica, Power Play, Bareback, Sperm Catcher, Bodyguard, Enormex, Big Proud Fellow, Do you know a brown noser, Sex Nut, Wet Watch, Zulu, Glow Worm, Fish Head, Hole-N-One, Pigskin Corporation, Slam-Dunk, Small Pecker, Over the Hill Sucker, Camo Condom...


« Hmmm... Monsieur, vous ne semblez pas intéressé par nos condoms you don't seem interested by our condoms, Sir... Non, ne parlez pas don't say a word... Vous cherchez quelque chose de plus drôle you're looking for something funnier... Pas de problème no problem... Je sais ce que vous voulez I know what you want... Un jeu a game ! Right ? Je le savais I knew it... Regardez un peu notre choix take a look at our outstanding choice... Dirty Dice, Dirty Words, Dirty Pictures, Dirty Minds, Intimate Commands, Strip Checkers, Party Time, Around the



World in Bed, Pass-Out, Pin the Boobs on the Babe, Pin the Dick on the Dude... Non ? Ok.



« Je crois que j'ai trouvé ce qu'il vous faut I think I found what you need... Vous voulez quelque chose de plus... Exotic ! Right ? Non, ne parlez pas don't say a word... Ne bougez plus ! Je suis le meilleur vendeur around I'm the best... Vous cherchez quelque chose pour... *Elle* ! Right ? Eh bien vous tombez bien ! Nous avons les plus beaux vibrateurs et godemichés in the World ! Regardez-moi ça take a look at this... La collection des Honey Pets ! Ça c'est du dildo, monsieur ! De la classe, monsieur... De la classe ! Nous avons aussi les Slim-Line, la Jelly Collection, les Eurasian Delights... Un Magic Genie, peut-être ? Du beau stock really nice stuff. Un Body Play ? Un Mini Powerhouse Kit ? Regardez-moi les beaux Gourmet... Quatre modèles pour vous servir... Le Squirmy Power Pleaser, le Powertool, le G-Spot Electro et la Tower of Power ! Prenez

vosre temps take your time... La collection Natural ? Non ? Pas de problème no problem... Un Arouser quatre pouces ? Un Pleaser cinq pouces ? Un Penetrator six pouces ? Un Stimulator sept pouces ? Un Satisfier huit pouces ? Un Intruder neuf pouces ? Un Ultimate Caress dix pouces ? Voulez-vous un Deep Stroker, monsieur ? Quatorze pouces de plaisir ! Y'a rien de trop beau nothing's too nice ! Elle va vous aimer gros gros gros she's gonna really... really... really love you for it ! »

Le client sortit ; il n'osa pas demander au vendeur ni l'adresse de la mosquée, ni celle du salon funéraire.

UN IMPROBABLE MILLÉNAIRE à préluder. Un tronc d'arbre camouflé, enraciné à même le gel. Une clairière. Un corps, une épaule incapable de planter la tente. Enfouie, recroquevillée dans la neige jusqu'aux hanches, Esther relève la tête avec peine. Sur le cadran de sa montre qu'elle ne peut plus lire en raison de l'opacité de la nuit, en raison de la timidité des étoiles — une heure, une heure, une heure se sont probablement écoulées. La rumeur de la nuit — les bruits, les sons de cette forêt “autrement si parfaite” ; tout devient inquiétant. Plus de balises à l'horizon. Esther est égarée. Elle s'est amusée à suivre un orignal... jusqu'à sa chute. Elle ne sait plus où elle se trouve, ne sait même plus si elle est encore “à l'intérieur du parc.”  Une douleur, sans conteste une

vive souffrance — mais elle doit bouger. Au risque d’aggraver ce qui lui semble être a priori une blessure assez sévère. Elle tente de bouger, mais ses efforts restent de glace. Elle ne peut vraiment se concentrer que sur l’acte de tenter de se refaire des forces ; elle a froid.  Elle relève la tête d’un geste nerveux, écarquille son regard. Elle a entendu des pas — elle entend des pas. Plutôt un glissement à même la neige. Quelque chose approche. Elle n’est pas seule ; elle n’est plus seule dans cette si lointaine forêt. Quelque chose comme “le pas d’un homme” devient plus distinct. Esther a peur — elle trouve le courage d’avoir peur. Esther a souvent peur.  Un homme. Au loin. Malgré ce froid, malgré la nuit, malgré cet océan de neige, cet homme-là poursuit son avance à une vitesse surprenante. Peur. Ses muscles se tendent. Son regard devient infrarouge. Elle l’aperçoit distinctement — il vient d’entrer dans la clairière. Elle le salue d’un vaste geste de la main. Elle le salue, puis elle grimace.

Son épaule. Probablement une fracture.  PARCS CANADA VOUS INVITE À DÉCOUVRIR DES COINS ET DES ASPECTS JUSQU'ICI INEXPLORÉS DU PARC NATIONAL DE LA MAURICIE. VOUS POURREZ AINSI PROFITER D'UN MILIEU SAUVAGE TOUT EN VIVANT UNE AVENTURE RICHE EN PÉRIPÉTIES. AFIN D'ÉTABLIR UN CONTACT PLUS INTIME AVEC LA NATURE, PLUSIEURS NOUVEAUTÉS VOUS ATTENDENT CETTE ANNÉE. PAR EXEMPLE, NOUS SOMMES HEUREUX DE VOUS ANNONCER L'OUVERTURE DU "SENTIER DES DEUX CRIQUES", MENANT AUX "CHUTES DU FOU." ★ L'homme se retrouve à sa hauteur. Il la dévisage — d'un regard volatile qu'elle ne peut qu'entrevoir. Il doit avoir à peu près son âge à elle. Ses cheveux sont très longs et se terminent de partout sur sa veste de fourrure. Elle le salue. Elle lui parle. Il ne bronche pas. Il la fixe. Elle ressent un vague malaise. Comme si elle venait de rencontrer un homme qui viendrait d'apercevoir la toute première femme de sa vie. De toute sa vie.  Elle est intarissable de mots. Elle lui explique "sa joute" avec l'original. Elle lui montre le tronc d'arbre. Elle lui dit

qu'elle a mal. Elle tente aussi de le faire rire... de l'appivoiser. Il s'approche, puis la frôle ; elle accepte le souffle chaud de sa présence. ⊕ L'homme tente de la soulever, mais elle émet un gémissement aigu. Surpris par ce cri, il recule... puis disparaît. Esther "l'exhorte à revenir", mais il s'enfuit à la vitesse de l'éclair — tel un oiseau, il s'évanouit sous le couvert de l'infinie multitude des ces arbres... de tous ces arbres. 🍁

LES POINTS DE VUE SPECTACULAIRES SUR LES PAYSAGES DE L'ARRIÈRE-PAYS ET LA DÉCOUVERTE DE NOMBREUX LACS ET RUISSEAUX FONT DE CE SENTIER DE MOYENNE RANDONNÉE UN ENDROIT À NE PAS MANQUER POUR LES RANDONNEURS AVERTIS. UNE EXCURSION PLEINE DE REBONDISSEMENTS. QUE VOUS SOYEZ UN SKIEUR DÉBUTANT, INTERMÉDIAIRE OU EXPERT, VOUS SAUREZ PLEINEMENT PROFITER DE CE SENTIER BALISÉ DU PARC NATIONAL DE LA MAURICIE. 🚣

« C'est toi, inconnu ? » Une ombre portée se penche vers elle, la soulève. Avec assurance, mais aussi avec une bien étrange tendresse. Un traîneau ; elle se retrouve étendue sur une vieille couverture de

laine. Elle se détend ; elle se laisse simplement emporter — en rêvant aux grandioses images capturées par sa mémoire pendant la journée. 🍁 DES HALTES CHAUFFÉES SONT RÉPARTIES LE LONG DU SENTIER À ENVIRON TOUS LES CINQ KILOMÈTRES. ♿ Le traîneau ne la ramène ni aux balises, ni aux haltes chauffées. Une vieille cabane. Un abri en bois rond. Un sauveteur muet. Chaleur, confort... une bouffée de lumière ; elle réalise brusquement *la froidure de son glaçon de corps à elle*. 🍁 LES AUBERGISTES DE LA RÉGION VOUS ACCUEILLERONT EN VOUS PROPOSANT DES FORFAITS VARIÉS. 🏠 Un foyer — pas d'électricité, pas de téléphone. Ici, presque rien. Une bibliothèque dans un coin de la cabane. Bourrée de livres, de petits objets. Un nombre incalculable de crucifix, d'images saintes accrochés sur les murs. Et des meubles, “ces meubles construits à même la cabane” — ces meubles massifs soit plus larges, soit plus hauts que l'ouverture de la porte — de cette porte-là, celle qui vient tout juste de se refermer. 🏰 L'homme dépose



Esther sur un vieux matelas, pour ensuite se diriger vers le foyer. Il se déshabille. Elle le contemple. Il est déjà nu, il ne parle pas et ne regarde rien. Lentement, il accroche ses vêtements transis sur une corde suspendue en diagonale — qui découpe virtuellement l'espace de la cabane en deux simples triangles. Médusée, elle observe le manège de sa nudité. Il s'agenouille devant un grand coffre, y plonge ses longs bras, se tourne vers elle. Il lui lance un vêtement, une peau cousue — qu'elle ne peut s'empêcher de comparer à ces trapèzes incongrus popularisés par certains des plus grands couturiers parisiens de la fin du XX^e siècle, de la fin de ces années soixante-là. Il se relève, enfile un vêtement sec... et la fixe à nouveau. « Il va falloir que tu m'aides, lui dit-elle d'une voix résignée en faisant sauter les premiers boutons du collet de sa canadienne. » Il comprend. Il s'exécute. L'épuisement la rejoint. Il la déshabille lentement, avec une précision presque corporative ; il la déshabille jusqu'aux



pantalons kanuk, jusqu'aux chaussettes, jusqu'au gilet qu'il incise tout juste au-dessus de l'épaule avec un couteau de chasse, jusqu'à la combinaison qui subit le même sort, jusqu'à la camisole... jusqu'au slip. Il semble maintenant s'intéresser à son épaule. Il la caresse sans vraiment la caresser — il l'examine longuement... de ses mains marmoréennes. ☼ Il semble satisfait. Il l'aide à enfiler le trapèze de peau cousue. Le soutien-gorge d'Esther devient une écharpe — que l'homme noue fermement à la base de son cou. Elle a des vêtements secs dans son sac, mais ça va... ça va. 🍁 LE PAVILLON D'ACCUEIL DE LA RIVIÈRE-À-LA-PÊCHE, SITUÉ À CINQ KILOMÈTRES DE L'ENTRÉE DE SAINT-JEAN-DES-PILES, EST LE POINT DE DÉPART DU RÉSEAU DE SENTIERS. VOUS Y TROUVEREZ UNE SALLE DE FARTAGE, UNE SALLE DE REPOS AINSI QU'UN POSTE DE SECOURS. ⚔ Avoir faim. Elle se régale, elle est goulue, tout en regardant cet homme — l'homme droit devant. Ses gestes à lui sont précis, mais barbares ; *il engloutit de la nourriture.* « Comment t'appelles-tu ? Moi, c'est


Esther. » Il relève la tête, la fixe peut-être avec... curiosité. « Allez... tu me fais un peu peur avec ton silence... » Il achève une autre bouchée, en entame une autre. « Tu es d'ici ? Moi, je suis Française... ça s'entend, non ? » Il n'esquisse pas l'ombre d'une parole, pas l'ombre d'un sourire ; elle n'esquisse pas l'ombre d'un jugement, pas l'ombre d'un reproche. Minutes de silence. □ « Tu crois que c'est grave ? lui demande-t-elle soudainement en lorgnant son épaule bandée du bout des yeux. — Luxation, prononce-t-il sentencieusement d'une voix chaude, envoûtante et sereine. » Elle s'endormira peu après. 🍁 IL NE VOUS RESTE PLUS QU'À EXPÉRIMENTER TOUT CE QU'OFFRE LE PARC NATIONAL DE LA MAURICIE. N'OUBLIEZ PAS QUE LE PARC VOUS PROPOSE ÉGALEMENT UNE FOULE D'ACTIVITÉS D'INTERPRÉTATION DE LA NATURE EN COMPAGNIE DE NATURALISTES. UNE FAÇON AGRÉABLE DE PERCER LES SECRETS DU TERRITOIRE. 🌐 Luxation. Seul mot prononcé par cet homme depuis maintenant plus de quatre jours... mais Esther s'en balance. Elle



lui parle et il l'écoute. Elle est bien. Elle va mieux. Il n'y a qu'un lit dans la cabane. Ils dorment ensemble. Elle ne se sent plus menacée... elle flotte. Il est gentil. Il ne parle pas, mais il s'occupe de tout. Seule ombre au tableau : elle lui a demandé de lui prêter un livre, n'importe quel livre de sa bibliothèque... et il a refusé. D'un signe de la tête, d'un geste contrarié. Elle ne bouge pas beaucoup ; elle offre quelques bribes de temps à son épaule. Elle oublie... elle oublie *l'autre vie*. ♣ Des nuits soliloques... une relation fascinante, hypnotique. Et puisqu'il ne dit rien, puisqu'il ne semble pas vouloir lui parler... elle lui parle. Elle lui parle d'elle. Elle lui raconte sa vie, lui relate ses voyages, lui résume ses plus beaux moments de lecture... lui parle même de ses quelques amours. Elle lui déclare que “son silence à lui” ne lui fait plus peur. La plupart du temps, il fixe la plafond. La plupart du temps, il n'ose pas entremêler son regard à lui avec celui de cette femme-là — celle qui le fait peut-être un peu rêver... “au

dépeuplement de son secret.” Il dort très peu. Dormir ; pour sa part, elle ne fait pratiquement que ça. Dormir, manger. Parler, dormir. Esther respire... elle existe. À en oublier l’autre vie, celle qu’elle aime aussi pourtant, celle qui l’attend — celle qui désespère peut-être un peu de l’autre côté de l’Atlantique. ➤ Son épaule ne la fait plus souffrir. Elle peut enfin bouger, se déplacer à sa guise dans la cabane. Des instants de calme, d’une liberté belle à pleurer. À en oublier *cette petite interdiction-là*, transmise par la confiance — celle de ne pas s’approcher de son jardin secret, de sa bibliothèque. De ces quelques objets, de ces quelques livres. Peu importe ; le tableau qu’offre la fenêtre est... littéraire. C’est par cette ouverture — la seule ouverture qu’elle a sur une autre réalité — qu’elle observe les rares oiseaux qui daignent combattre ce froid anthropophage — ce froid innommable qui entoure son “maigre mais douillet monde du moment”... son “petit paradis de convalescence.” En voici un autre. Il se pose sur une

branche. Un fort joli petit oiseau.  PARCOUREZ LES SENTIERS À VOTRE RYTHME ET APPRÉCIEZ LE CALME APAISANT DE LA FORÊT LAURENTIENNE. DANS LE CAS D'UN BRUSQUE CHANGEMENT DES CONDITIONS MÉTÉOROLOGIQUES, ATTENDEZ UNE ACCALMIE POUR REPRENDRE VOTRE TRAJET.  Une semaine jour pour jour après sa chute, une semaine jour pour jour après la rencontre de cet homme, de ce désert de silence, le carreau de la fenêtre s'agite ; Esther se réveille et le vent se lève. Le lit est chaud... mais il n'est plus là. Il y a une montagne de perces-neige sur la table. Pour la première fois depuis son arrivée ici, elle est seule. Il neige un peu. Quelques flocons. Le temps s'agite ; elle est seule et elle en profite. Elle devient curieuse, elle butine ; l'espiègle en elle se réveille. Elle n'a plus qu'une idée, qu'une seule idée en tête : « Sa bibliothèque parlera pour lui. » Avec la loupe de ses yeux d'enfant, avec le périscope que lui impose son regard de femme, elle examine rapidement les quelques objets déposés sur les tablettes en érable... mais Esther est

“une femme de papiers” : « Les livres... les livres. »  AVIS DU MINISTÈRE DU PATRIMOINE CANADIEN ET DE PARCS CANADA : LA LOI SUR LES PARCS NATIONAUX CONFÈRE AUX GARDES DU PARC LE STATUT ET LE POUVOIR D'UN AGENT DE LA PAIX. 

Des vieilles reliures. Des titres dorés burinés dans le cuir. Des classiques. De tablette en tablette. Que des classiques. Esther est un peu déçue ; elle n'apprendra rien. Rien — sinon qu'il aime sûrement Baudelaire, sinon qu'il a peut-être lu ce vieux “Misanthrope” ébouriffé à plusieurs reprises. Rien, bref. Elle saisit un vieil exemplaire du “Horla” et... bingo. 
Une vie, une guerre, des indices. Le texte de Maupassant est pour ainsi dire “totalement raturé” — l'espace entre les mots, entre les lignes, les marges débordent de lettres, de symboles, de phrases... les pages en sont presque noires. Inspection escarpée, échantillonnage rapide de quelques autres livres ; le manège se répète. Elle jubile. Elle revient au Maupassant — auteur qu'elle a toujours beaucoup apprécié. Elle s'attarde, elle tente

de lire cette écriture minuscule qui couvre la presque totalité de l'étendue du livre. Lumière. Le texte est étonnamment restructuré, entièrement remanié. « Il fait des palimpsestes. Il a peut-être même passé toute sa vie à échafauder des palimpsestes... “à insuffler sa propre vie à lui” aux livres qu’il aime ? »  POUR VOUS REMÉMORER AVEC PLAISIR VOTRE VISITE AU PARC NATIONAL DE LA MAURICIE, PROCUREZ-VOUS LE LIVRE SOUVENIR.  « Madame Esther Chantier ? » Elle fige, puis se retourne. « C'est moi. — Sergent Robitaille, Gendarmerie Royale du Canada. Si vous saviez à quel point nous sommes contents de vous retrouver, madame. Ça fait une bonne semaine que moi et mes gars on vous cherche sans arrêt. — Vraiment ? — Oui, vraiment. » Tout va trop vite. Un policier, puis un autre policier. Une motoneige, une civière sur patins. Puis, une silhouette distincte — qui se tient loin, bien loin “de ce départ-là.” Un départ. Esther pointe l'homme d'une main de feuille, d'une main qui tremble : « Dites-moi,

monsieur... mais qui est cet homme ? — Un bizarre, un ermite, madame. Mais il ne dérange personne, au moins. C'est lui qui est venu nous dire que vous étiez chez lui... il vous a bien traité ? — Absolument, oui... “absolument.” — C'est un bon gars. Personne ne le connaît “vraiment”, vous savez. Ça fait dix-sept ans que je patrouille le secteur et la seule chose que je sais à son sujet... — Oui ? — Voilà... apparemment, il serait en train d'écrire un livre.» Le bruit du moteur de la motoneige qui démarre envahit la forêt. Il est toujours là. Il ne bouge pas. Elle se détend ; elle se laisse simplement “emporter” — en rêvant à ce livre qu'il terminera un jour. Elle le salue. Elle le salue d'un vaste, vaste geste de la main... sans même réaliser que son épaule — que “son épaule à elle” ne lui parle plus du tout.

Avril 1999, Shawinigan (Québec) Canada